

Discours d'ouverture, Hendaye, 11 mai 2007

par Danielle Gourevitch *

Chers collègues, chers amis, mesdames, messieurs,

Mon vice-président et ami, Pierre Thillaud, l'organisateur de cette rencontre inédite, m'a demandé de l'introduire : situation vraiment difficile pour moi, qui n'ai absolument rien à vous apprendre sur le Pays Basque. Il ne me restait qu'une voie, une voie immodeste, celle de "moi et le Pays Basque"... Et en effet, je me souviens...

C'est en 1944 qu'a eu lieu ma première rencontre avec ce pays : j'avais trois ans et demi, et Lulu, une jeune fille "de l'Assistance", prenait soin de mon petit frère et de moi ; elle chantait toute la journée et je cherchais à l'imiter. En 1944, elle chantait *Ramuntcho* comme André Dassary, avec des paroles de Jean Rodor, sur une musique de Vincent Scotto. Je me souviens du refrain.

"Ramuntcho... c'est le roi de la montagne/ Ramuntcho... quand il appelle sa compagne/ Il crie : "Ma gachucha... je t'aime !"/ L'écho répond ... Aime !/

Mais je suis près de toi, quand même !/ ... Et sa chanson/ S'envole au loin comme un frisson/ Dans la vallée, il fait la loi./ De la montagne, il est le roi !"

Ma deuxième rencontre avec le Pays Basque date de quelque six ou sept ans plus tard : toujours avec mon frère, je découvrais sur les plages bretonnes le "jokari", "la pelote basque sans fronton". Ce jeu est composé d'un socle en bois assez lourd pour ne pas bouger sous les coups, et d'une balle qui lui est attachée par un fil élastique. On doit frapper la balle avec une raquette en bois ; au bout de son fil, elle revient vers le même joueur ou vers son partenaire. Le sol dur des plages dégagées par la grande marée convient particulièrement à des parties interminables. Il paraît que le jokari a été inventé aux États-Unis dans les années 1940, et distribué par la société Jokari, de Dallas au Texas. Mais on dit aussi qu'il a été inventé par une société basque de Bayonne avec le nom d'Eskual Jokari. Vous m'éclairerez sans doute. Toujours est-il que l'un des plus célèbres joueurs de jokari est le personnage de bande dessinée, Gaston Lagaffe. Mais, sans être aussi brillante, ma payse, Bécassine, s'y est mise aussi.

Puis je commençai à lire de "vrais" livres et revins à *Ramuntcho* ; cette fois c'était celui de Pierre Loti : dans ce roman, publié en 1897, on voit un Pays Basque folklorique et des personnages non moins folkloriques. On comprend que les défenseurs de l'identité basque ne l'aient pas toujours apprécié ! En gros, au début du livre, le héros, Ramuntcho, dort avant de partir pour une expédition de contrebande de l'autre côté de la frontière ; sa mère, Franchita, songe : elle marierait bien son fils à Gracieuse, fille de Dolorès Detcharry qui fut son amie d'enfance jusqu'à la fugue de celle-ci avec l'étranger, le père de Ramuntcho. Effectivement Gracieuse aime Ramuntcho et lui promet de l'épouser quand il reviendra du service militaire. Seulement la séparation dure trois ans, et Dolorès, plutôt que de donner sa fille au fils de Franchita, préfère l'enfermer au couvent... La fin n'est pas une happy end... C'est une histoire qui a plu, une histoire d'amour triste dans un décor exotique. Le Pays Basque en effet est encore exotique en 1897, c'est un vert paradis où les



(Publicité internet, Amazon.fr)

* 21, rue Béranger, 75003 Paris.

garçons invitent des filles à danser, jouent à la pelote et font de temps en temps de la contrebande, par goût du risque plus que par esprit de lucre. Tous ces ingrédients ont fait l'immense succès de *Ramuntcho*, roman dans lequel Pierre Loti est personnellement très fortement impliqué : en effet s'il était marié avec Blanche Franc de Ferrière et en eut un fils, Samuel, en 1889, l'union ne fut pas un succès. Or en 1893 l'officier de marine-écrivain rencontra Crucita Gainza, d'origine basque, et l'aima. Ce qui fit qu'en 1894 il s'installa (avec elle ?) à Hendaye dans une maison qu'il appela Bachar-Etchea dite la maison du solitaire. En 1895 naîtra leur premier fils, Raymond. Ainsi dans ces paysages admirables se cache l'aventure amoureuse, morale et idéologique de l'auteur.

Je n'ai pas vu le film qui en fut tiré (c'était une troisième ou quatrième version), sorti en février 1959, réalisé par Pierre Schoendoerffer (dont on pourra préférer une autre œuvre, par exemple *Le crabe Tambour*, avec ses épisodes bretons, pour changer de province et entrer dans la mienne), assez sottement ou naïvement comme on veut remis au goût du jour : dans le Pays Basque des années 1950, Ramuntcho et Gachucha s'aiment malgré une haine familiale. Le jeune homme, désargenté, devient contrebandier, puis, arrêté, part faire la guerre d'Indochine. À son retour, il trouve son aimée enfermée au couvent. La jeune héroïne était la sœur de Brigitte Bardot, Mijanou. Roger Hanin, dans le rôle d'un ami de Ramuntcho, portait le béret basque.

Et puisque j'évoque le béret basque, autre ingrédient folklorique, je vous avouerai que mon grand-père breton, instituteur, mutilé de la Grande guerre, portait sempiternellement le béret basque, mais je n'ai jamais su pourquoi...

C'est à la poursuite d'un autre écrivain que je rencontraî concrètement le Pays Basque en 1960 : mon mari et moi cherchions les traces d'Edmond Rostand (1868 - 1918) que nous aimons surtout pour *Cyrano de Bergerac* et pour *L'Aiglon*, pour les larmes, notamment patriotiques, qu'ils nous font verser. Or venu en 1900 pour soigner une pleurésie, Edmond Rostand décida de s'installer à Cambo-les-Bains. Sur les plans établis par l'architecte Joseph-Albert Tournaire, il fait construire en 1903 une somptueuse demeure, Arnaga, dont les travaux se terminent en 1906. Décorée par des artistes de renom, cette maison s'ouvre sur de magnifiques jardins. Grâce à notre manie de collectionner des annuaires, nous n'allions pas tarder à savoir qu'en 1913, selon l'annuaire officiel qui couvrirait alors toute la France moins la Seine, la Seine-et-Oise et la Seine-et-Marne, l'"homme de lettres" avait le numéro 4 à Cambo, ce qui signifie qu'après tel ou tel marchand, il avait été le quatrième habitant à y obtenir le précieux privilège.

Et puis on en arrive enfin aux choses sérieuses, avec ma rencontre avec Pierre Thillaud, sur les bancs, ou plutôt les chaises de mauvaise qualité, de l'EPHE, en Sorbonne, sous la direction et la surveillance de Mirko Grmek. Votre ami, notre ami, Pierre Thillaud, allait bientôt présenter une thèse qui devait être publiée dans les collections de l'EPHE, chez Droz, à Genève, en 1983 : c'était là le début d'une carrière intellectuelle, qui, à côté d'une carrière impeccable d'organisateur de la médecine du travail, devait lui procurer les Palmes académiques, la Légion d'honneur et l'inscription sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeur des universités, dans la 21ème section, section d'histoire. Cette thèse, soutenue devant l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris I, car l'EPHE alors ne distribuait pas de diplôme national, était consacrée aux *Maladies et (à) la médecine en Pays Basque Nord à la fin de l'ancien régime (1690-1789)*. Avec cette lecture, je quittais les charmants chemins tortueux du folklore pour entrer sur la voie droite et rude de la science : je compte sur vous, chers collègues, chers amis, pour m'y faire avancer de plusieurs étapes pendant ces trois jours.